

MOUVEMENT.NET

Avignon regarde au Sud

Acte I. Deux semaines de flânerie assidue dans le Off, mais aussi dans le In, avec un intérêt très marqué pour le Sud, qui a décidément pris la parole, enfin, sur les plateaux d'Avignon.

(...)

Point de départ à La Manufacture

La Manufacture fait partie de ces aventures qui ont renouvelé le Off depuis plus de dix ans, avec une sélection exigeante, assurée par un collectif d'artistes de plusieurs nationalités, qui engage un véritable travail de défrichages et de repérages de formes nouvelle – une mission qu'on attendait davantage du In, dans l'esprit de ce que Jean Vilar avait su faire, en ayant le courage de faire évoluer radicalement son festival. À La Manufacture, il ne s'agit pas tant de programmation que de « spectacles choisis », vraiment désirés. C'est le cas, à l'évidence, d'un spectacle dont le titre ne plaide pas pour sa cause. *End/igné* est un spectacle essentiel, nécessaire, précieux et utile. Oui, utile, tant il nous dit des choses que nous ne savons pas, ou que l'on préfère ignorer.

Sous une lumière glacée, un homme soliloque et s'enregistre au magnétophone. Il s'appelle Moussa, il est laveur de morts à la morgue de Belbala, une oasis perdue dans le désert. Il aime son métier, même s'il est athée. Avec son appareil, il confie tout ce qu'il voit, et depuis ce lieu souterrain, par la description clinique de tous ces corps fauchés par la mort, on saisit toute l'horreur, la violence qui ravage le pays. On apprendra plus tard que Moussa a passé un pacte avec son ami Aziz, journaliste indépendant et farouche militant de l'opposition. Ils ont décidé d'écrire un livre à quatre mains, ou plus exactement une bouche et deux mains : « *Tu es la chair et je serai le style.* » On apprend également qu'Aziz est convoqué au tribunal, attaqué pour diffamation.

Moussa reçoit un coup de fil. Il hurle. Noir. Un corps gît au sol, sous une bâche de plastique noire. C'est Aziz qui s'est enflammé dans le tribunal. Moussa dépose son petit magnétophone sur le corps de son frère en écriture, et à partir de cet instant, c'est visible, ce n'est plus lui qui parle. On assiste à l'irruption d'un vrai, d'un grand moment de théâtre. Moussa devient Aziz, sous nos yeux. Azeddine Bénamara fait partie de ces grands acteurs capables de toutes les métamorphoses. Avec lui, nous passons de l'autre côté, dans la peau de cet homme qui décide de mourir dans le lieu même où se rend la justice – pour lui dire, à la justice, qu'elle n'existe pas, pas ici. Une fois l'affaire d'Aziz clôturée, le président prononce l'ultime humiliation : « *Au suivant !* » C'est le mot qui met le feu aux poudres : « *Il n'y aura plus jamais de suivant.* »

L'homme qui nous parle est torse nu, l'éclairage très faible fait ressortir les os de ses épaules jusqu'à lui dessiner des ailes d'ange. C'est un ange qui nous parle, et dit ces mots terribles : « *Oui. Je ne me suis jamais autant délecté d'une souffrance. J'ai allumé mon corps pour le regarder vivre, Moussa. J'ai allumé mon corps pour le regarder vivre !* » Dans la salle l'émotion est partout. Les applaudissements sont à la hauteur de ce qui vient de se passer. Six, sept rappels. Rarissime dans le Off (il faut démonter vite pour laisser la place au « créneau » suivant, tout le monde le sait en Avignon !). La force du spectacle mis en scène par Kheireddine Lardjam tient dans son pouvoir d'immédiateté. L'acteur nous livre ses mots comme une peau qui explose, et nous les recevons purs comme un diamant, provenant de la vraie vie. Le texte, à l'évidence largement autobiographique, est écrit par Mustapha Benfodil, journaliste d'*El Watan*, le célèbre quotidien algérien, qui en connaît un rayon en termes de luttes politiques. *End/igné* est un spectacle qui manifeste un véritable courage politique, précieux au Caire, à Constantine ou Oran, où il a reçu un accueil impressionnant, mais tout aussi nécessaire dans les remparts de la vieille cité des Papes. C'est qu'il ose mettre des mots sur les blessures de l'Algérie qui ne se disent pas, tant nous n'avons pas réglé, toujours pas, la question coloniale, Algériens et Français confondus. Elle continue à faire son travail de mort. Il faut lui résister.

Autre performance d'acteur. Solal Bouloudnine vient lui aussi de l'École régionale d'acteurs de Cannes, il est réjouissant de voir que les plateaux se peuplent de plus en plus de comédiens venus du Sud de la Méditerranée. Dans *Italie-Brésil 3 à 2* (encore un titre improbable, qui renverse tous les lieux communs), le narrateur-acteur-commentateur-coryphée nous raconte le célèbre match (pour les passionnés) du 5 juillet 1982 qui opposait l'Italie et le Brésil. Un match historique du championnat du monde, qui (toujours pour les passionnés) allait mener les Italiens vers une victoire inespérée. La force de l'écriture de Davide Enia, relayé par la présence vibrante de Solal Bouloudnine, est de nous embarquer non dans le match, mais dans le salon de sa famille à Palerme. Passionné de foot ou pas du tout, le spectateur est irrésistiblement embarqué par ce récit minutieux à la limite de l'obsessionnel, et nous finissons par être encore plus à cran que les personnages dignes de la Commedia qui évoluent dans ce salon surréaliste. Tous les membres de la famille obéissent à de petits rituels fétichistes censés porter chance aux joueurs. Du coup, à chaque match, les mêmes rituels (vêtement, café, cigarette, position dans l'espace) sont scrupuleusement reconvoqués durant ce qui s'apparente davantage à une cérémonie magique qui nous aimante tous, rivés aux lèvres du narrateur pour connaître la suite, même si nous connaissons l'issue... par le titre. La metteur en scène Alexandra Tobelaim nous rappelle fort à propos que le football et le théâtre ont le suspens en commun.